

éducation
traitement
contemporain

la mousson d'été

éditorial

Photographies de la Mousson

Belgrade
de Angelica Liddell (Espagne)

Après moi le déluge
de Lluisa Cunilli (Catalogne)

La jeune fille de Cranach
texte et mise en scène de
Jean-Paul Wenzel

C'est comme ça et me
faites pas chier
de Rodrigo Garcia (Espagne)

Il est de bon ton, chez les intellectuels français concernés par le théâtre, de vilipender l'image. Elle prendrait trop de place, on lui accorderait trop d'importance. Le texte, c'est l'intelligence, la profondeur, la conscience politique... L'image, c'est le spectacle, la mode, la corruption... Mais cette posture morale ne résiste guère à l'examen de la question. D'abord, parce que le théâtre, qu'on le veuille ou non, est historiquement un art de l'image. L'étymologie est sans ambiguïté ; le mot « spectacle » (d'origine latine) et le mot « théâtre » (d'origine grecque) sont de parfaits synonymes. Ensuite, parce que l'écriture dramatique stimule tous les sens, à commencer par celui de la vue. Il n'est de mise en voix (comme ces lectures de la Mousson) ni, a fortiori, de mise en scène, aussi sobres soient-elles, qui ne s'impriment de facto dans la banque d'images de notre mémoire.

Au service du texte et des auteurs, *Temporairement Contemporain* se refuse, quant à lui, à nier la dimension visuelle de l'événement dont il tente de rendre compte. La chronique est un autre théâtre, le journal, une autre scène... Dans l'Abbaye des Prémontrés, le plus beau des décors, les acteurs sont des « figures » dont l'aura nous impressionne (au sens photographique du terme). Les spectateurs eux-mêmes achèvent la composition du tableau (ou la figuration du film...) Quand bien même, s'obstinerait-on à garder les yeux fermés, quel spectacle sur l'écran noir de nos nuits blanches ! « L'œil écoute », dit Claudel, il faudrait ajouter que l'oreille voit.

O.G.

Rédaction : Olivier Goetz / Charlotte Lagrange /
Nicolas Tisserand
Graphisme : Yoann Herda

BELGRADE

Angelica Liddel (Espagne)

« Qu'est-ce que vous voulez ?

Faire de la souffrance un sujet littéraire ? » (*Belgrade*)

Autant le dire d'entrée de jeu. *Belgrade*, la pièce d'Angelica Liddell, est longue, bavarde, violente... Sa lecture est une épreuve dont on ne sort pas indemne. C'est un interminable voyage au pays de la haine, de la brutalité, de la bêtise humaine. Le texte est homogène avec son objet : l'embrasement des Balkans, depuis la guerre de Yougoslavie jusqu'à l'enterrement de Milosevic. Dès lors qu'on y pénètre, on ne peut plus s'en défaire (il faudrait afficher la même indifférence lâche que tous ceux qui, ici ou là-bas, s'en sont lavé les mains). L'écriture poisse comme du sang. Les rengaines de nationalisme déçu débouchent sur les ritournelles de la vengeance. Le lecteur n'en peut mais. Il boit la coupe jusqu'à la lie, comme attaché devant un poste de télévision diffusant en boucle les images d'un conflit sans fin. Sur paysage de souffrance et de mort, se détache, à peine, le destin de deux personnages. Baltasar, que son père, prix Nobel, a envoyé à Belgrade pour prendre des notes dans un carnet. Agnès, qui, « spécialiste de la "situation des Balkans" », effectue un reportage de guerre. Baltasar se révolte, il règle ses comptes avec son père, représentant à ses yeux la faillite des intellectuels qui analysent la situation mondiale à l'abri de leurs tours d'ivoire. Agnès, quant à elle, préférerait écrire un nouveau Werther, et son corps réclame l'amour. Elle jette son dévolu sur le serveur du petit-déjeuner, dont la jeune blondeur et les mains la fascinent. Agnès ne résiste pas longtemps à son imagination, mais le réel la rattrape pour la broyer.

Comment rendre compte de l'histoire à chaud ? Mais, comment ne pas le faire, aussi bien ? *Belgrade* n'est pas une pièce engagée au sens où elle porterait quelque diagnostic sur une situation complexe. Mais on peut la dire « engagée » en ceci qu'elle est prise dans la gangue des discours qu'elle collecte, qu'elle transcrit sans recul, avec le minimum de flou « artistique ». Ici se pose, naturellement, le problème de transposition dra-

matique d'un événement dont le poids et la gravité résistent à la représentation (qui n'est qu'une illusion futile). Le jeu des mots, l'incarnation des personnages, tout ce prestige du théâtre, ne prend-t-il pas une couleur obscène, lorsque la tragédie vraie devient une tragédie scénique ? Jusqu'à quel point peut-on s'emparer du malheur des gens pour alimenter le pathos d'une fiction ? Quand bien même ce spectacle conserverait une certaine gravité, la représentation d'une horreur non-fictionnelle est-elle souhaitable, ou seulement supportable ?

Mais, voilà. La pièce est là. Les mots, les phrases, du fait de l'écriture (qui est un acte, au même titre que la guerre) sont eux aussi, à leur tour, devenus réels. Nous les écoutons, tout à l'heure, dit par des comédiens. Allons-nous pour autant nous sentir coupables ? Quelle empathie douteuse, quel dégoût hypocrite vont s'emparer de nous ?

Agnès :

« pour m'exciter il fallait que j'imagine des soldats, des soldats forts et sadiques, avec une bosse au pantalon, des jeunes, presque des enfants, des enfants soldats, qui arrachent mes vêtements, qui me fourrent partout leurs doigts et le canon de leurs pistolets, qui me violent encore et encore, comme des bêtes superbes, qui m'arrosent de sperme chaud, qui m'obligent à avaler leur sexe, encore et encore. Qu'est-ce qu'on peut faire contre ça, Contre l'imagination répugnante ? »

On dit que lors de la représentation de *La Prise de Milet* (tragédie de Phrynicos), la réaction du public athénien fut si violente (crises d'hystérie, fausses couches...) que les dirigeants la Cité décidèrent de censurer, dorénavant, l'écriture pièces portant sur des sujets de fraîche actualité. Le fait est joli. Il définit la distance qui sépare la représentation de l'événement. Cette assignation de limites au théâtre, de toute évidence, n'est plus à l'ordre du jour.

O.G.

temporairement contemporain / la mousson d'été / 25 août 2009

1



APRÈS MOI, LE DÉLUGE

Lluïsa Cunillé (Catalogne)

Avant toi le Soleil

La pièce se situe en Afrique. Elle décrit la vie d'un couple d'Européens ayant élu domicile à Kinshasa, centre administratif, économique et culturel de la République démocratique du Congo. Les deux blancs ont fait de l'Afrique leur terre d'accueil. Lluïsa Cunillé ne leur donne pas de noms, ils ne sont que ce qu'ils font, ils semblent n'être définis que par leurs habitudes : lui boit ; elle bronze. Fascinés par l'Afrique, les deux ex-Européens se sont construit un refuge qu'ils ne quitteraient pour rien au monde.

L'homme, engagé par une compagnie sud-africaine qui extrait et commercialise du coltan, fait la tournée des bars. La femme, installée dans un hôtel depuis de longues années, sert de traductrice aux businessmen de passage. Elle passe ses journées au bord de la piscine sans jamais s'y baigner, manière de ne pas trop souffrir de la solitude, elle n'est jamais délaissée par son ami le plus proche : le soleil.

Il y a aussi, craint et abandonné par la population locale, un vieil Africain estropié. Afin de garantir un avenir meilleur à son unique enfant, il souhaiterait l'offrir, par l'intermédiaire de l'interprète, à l'homme d'affaires...

Les trois personnages s'engagent alors dans un dialogue réglé par la mécanique de la traduction, ce qui permet à l'auteur de jouer avec les nuances les double sens, faisant naître une poésie singulière. Tel un équilibriste, troublé par la beauté que dégage le texte, le lecteur vacille...

Dans *Après moi, le déluge*, la dramaturge Catalane explore la violence du monde, l'inertie scandaleuse des sociétés occidentales face à l'Afrique. Elle nous livre un texte fort, touchant, d'une grande simplicité, et qui, avec des touches de douceur, peint ce face-à-face intime et poétique, que l'on ne voudrait n'être qu'une situation de théâtre. Pourtant le rideau est depuis longtemps tombé ; la réalité est cruelle, et l'auteur nous la rappelle.

Lluïsa Cunillé témoigne de la lutte des classes, d'une réalité difficile à envisager et qu'elle tient à révéler à ses lecteurs, même s'ils se contentent d'en rester là. C'est également l'occasion pour elle de soulever des questions comme celles de la solidarité, du dialogue, de l'exploitation des organismes de bienfaisance... Ceux qui connaissent l'Afrique la reconnaîtront, les autres ouvriront peut être les yeux.

N.T.

Lluïsa Cunillé a écrit une quinzaine de pièces pour lesquelles elle a reçu divers prix et distinctions, entre autres de l'Institut des lettres catalanes pour *Accident* et de la Crítica de Barcelona pour *Libración*, *Passatge Gutenberg* et finalement *Après moi, le déluge*. Ce dernier texte lui a également valu La Lletra d'Or en 2009. Membre fondatrice de La Companyia Hongaresa de Teatre et de la compagnie La reina de la nit, Lluïsa Cunillé poursuit actuellement une résidence au Teatre Lliure de Barcelone. Elle a reçu, en 2007, le Prix National de Théâtre de la Generalitat de Catalunya, pour l'ensemble de son œuvre.

temporairement contemporain / la mousson d'été / 25 août 2009

2



La jeune fille de Cranach

Entretien avec Jean-Paul Wenzel

Peux-tu nous parler de l'écriture de *La jeune fille de Cranach* ?

Il se trouve que j'étais en résidence d'écriture à Plessis-lez-Tours dans un château où a vécu et où serait mort Louis XI. J'avais une semaine de résidence dans ce lieu étrange et je me suis laissé écrire ce qui venait de sensations par rapport à ce lieu et par rapport à une image que j'avais en tête, une seule image : un soir d'orage, un vieux monsieur entouré de livres. Une jeune fille affolée surgit dans l'antre de ce vieillard. Après, j'ai laissé filer l'écriture. Et contrairement à d'habitude, c'est un conte qui est né cette rencontre improbable entre le savoir et l'innocence.

On ne sait pas si c'est le vieux monsieur qui invente la jeune fille ou si la jeune fille invente cet homme dans ce château plein de livres. Il y a aussi la présence obscure et constante d'un étang dehors, un étang un peu dangereux avec une barque en ruine. Au cours de cette rencontre où la jeune fille arrive nue comme une Vénus de Cranach, l'homme lui propose de s'habiller des robes trouvées dans une malle. A chaque robe qu'elle enfle, elle ressemble davantage à ces femmes peintes par Cranach.

Ces apparitions relèvent-elles de quelque chose de fantomatique ?

On ne sait pas si les êtres sont de chair ou s'ils sont des fantômes. Peut-être l'homme a-t-il perdu sa fille et la revoit en rêve. Avec le mélange des temps, on ne sait plus du tout où on est. Une perte de repères où ne subsistent que des sensations... J'aime aussi travailler sur les silences et les temps, cela fait naître un monde fantomatique au théâtre.

Et c'est le but principal du décor. Je n'avais pas envie de représenter la bibliothèque du vieil homme, je voulais faire intervenir l'extérieur dans ce monde fermé du livre. Avec la vidéo, l'eau vient parfois effacer les livres. Ça brouille les repères entre l'intérieur et l'extérieur. C'est une respira-

tion, un conte fantomatique et fantastique avec des situations simples et concrètes.

Ce texte correspond au tournant que tu as pris dans l'écriture ?

Ce tournant a lieu il y a quelques années quand j'ai reçu une commande pour l'école de la Comédie de St Etienne. On m'a demandé d'écrire cinq petites pièces mais ayant mal compris la commande, j'ai dû recommencer assez rapidement. Alors je me suis laissé écrire... Jon Foss parle très bien de ça quand il dit qu'on n'écrit pas avec des idées. Ce qui se met à exister devant nous est quelque chose qui n'existait pas avant.

Au final, *La jeune fille de Cranach* a un caractère autobiographique important ?

Oui, j'ai découvert son aspect autobiographie lorsque je l'ai lue. Même si ce sont des fantômes incertains, il y a quelque chose de l'ordre du sensible. J'ai eu envie de la monter dans la continuité de cette histoire de transmission en distribuant Claude Duneton dans le personnage du vieil homme. C'est lui qui m'a fait découvrir les livres à l'âge de 16, 17 ans... C'était tout naturel que ma fille, Lou Wenzel, perpétue la passation de mon père spirituel et de son parrain. Pour les décors, j'ai fait appel à Cueco qui est aujourd'hui un peintre connu, et dont la rencontre a été déterminante dans les mêmes temps de cette adolescence. J'adorais peindre et dessiner, il m'a fait connaître la peinture et rencontrer Claude Duneton.

Alors tu te reconnais dans tous tes personnages ?

Oui bien sûr, les filaments autobiographiques sont là. J'ai vécu dans des villes minières comme Hagondange avant de rencontrer la verdure, la campagne. Ça a été une révélation. J'ai vécu dans les bois et ça a correspondu au moment où la poésie m'a saisi. J'ai commencé à la lire et à l'écrire d'un seul coup, du jour au lendemain, comme si la nature était l'espace manquant.

Dans *La jeune fille de Cranach*, la dialectique entre l'innocence et le savoir ne me suffisait pas. J'ai rajouté l'animalité. Le personnage s'est imposé comme étant un bûcheron, un homme fruste un peu jeune qui a une connaissance sensorielle de la nature. Il est cette animalité qui sent les choses, qui connaît toutes les herbes, toutes les senteurs, dans un

temporairement contemporain / la mousson d'été / 25 août 2009

3



rapport très charnel avec l'écriture. Je suis aussi dans ce personnage. C'est une pièce où je réconcilie ces trois choses parce que je me sens réconcilié.

C'est cette part d'humain, de chair que tu voulais réinjecter dans la dialectique entre savoir et transmission ?

Dans la société on ne la convoque pas beaucoup. C'est une part qui ne surgit que dans le fait divers ou dans la brutalité. Mais il y a l'inverse aussi dans la douceur et le silence de la nature... silence relatif.

Mais c'est une pièce qui ne se dévoile pas et qui laisse aux spectateurs la possibilité d'interpréter eux-mêmes.. Chacun, quelque soit son bagage et son niveau, peut saisir, lire ou ressentir cette pièce comme il veut. Je cherche de plus en plus cette liberté d'interprétation dans l'écriture. On ne fait plus un théâtre social pour que la masse s'empare du propos et rentre tranquille chez elle. Chaque être unique a la possibilité d'interpréter. Cette pièce réussit ce pari, je pense. Je me suis aperçu que les gens reconnaissent plein de contes dans cette pièce alors que moi-même je ne les connais pas. Je sais pas d'où c'est sorti : la barque, l'eau, les robes qui changent ?

Et dans la pièce, la transmission n'est pas non plus universitaire. Ce qui se joue est le simple fait d'être dans l'ancre des livres. La jeune fille dit : « j'ai l'impression que le contenu me dévore ». Même la connaissance arrive par irradiation...

Il arrive qu'on ne puisse pas entrer dans la pièce si on ne dépose pas son sac de soucis et de rythmique quotidienne. Il se peut qu'on reste extérieur à cet espace temps qui est proposé. Mais si on dépose le bagage et qu'on se laisse faire, on peut être embarqué très loin...

Propos recueillis par Charlotte Lagrange

C'est comme ça et me faites pas chier Rodrigo garcia

Entretien avec l'auteur

Ton texte C'est comme ça et me faites pas chier répondait-il à une commande ?

C'est un ami qui m'a commandé un petit texte. Au départ, je ne voulais pas, mais il m'a demandé de l'écrire pour un comédien aveugle. Alors j'ai eu envie de le faire parce que c'était un défi pour moi.

Est-ce que ce texte pourrait être joué par un comédien voyant ?

Oui, car le plus important pour moi, c'est que le texte soit lu en braille. Mais je ne veux pas qu'un comédien joue à être aveugle. C'est le pire qui pourrait arriver dans ma vie. Et ça n'est pas seulement le cas pour ce texte. Je déteste les représentations fictionnelles. Si par exemple un acteur doit se saouler sur scène, je mets du whisky. Si c'est du whisky, ce n'est pas du thé, c'est du whisky.

Et que penses-tu des critiques qui t'associent pour cela à la performance ?

Je ne lis rien de ce qu'on écrit sur moi, donc je ne sais pas. Mais j'ai mon opinion là-dessus. Effectivement, je travaille avec des éléments de performance mais je les structure de manière théâtrale. Le temps, la musique, tout ça implique que ce que je fais est une pièce de théâtre, pas une performance. Ce que j'essaie de faire, c'est réinventer le théâtre.

Est-ce que cette réinvention passe par le rapport au spectateur ?

Avec le temps, je suis devenu un spécialiste pour créer de la confusion chez le public. Il arrive toujours un moment où le public ne sait plus si ce qui se passe sur scène est réel ou fictionnel. Pour cela, je n'utilise pas la littérature mais des

temporairement contemporain / la mousson d'été / 25 août 2009

4



comédiens qui sont de grands menteurs. Les gens ont l'impression que mes acteurs sont en train de souffrir mais ce n'est jamais le cas. En fait, ils s'amusent.

Ce n'est pas de la provocation, c'est ma façon de m'exprimer, je n'en ai pas d'autres. Il n'y a pas une préméditation derrière tout ça. J'essaie juste de faire en sorte qu'on se sente vivant. Quand tu écoutes la lecture de textes affreux, tu te sens mort. Tu as l'impression de participer à un théâtre mort et en général le théâtre c'est ça : des congrès de morts qui vont dans les théâtres pour regarder des morts. Je fais partie de ces morts, alors je fais ce que je peux pour être en vie. Le problème est lié au public que j'ai en face de moi. Ce sont des professionnels, des amateurs d'art ou des bourgeois. C'est de la merde. Mais j'ai le même problème quand je tourne en Afrique ou en Amérique latine.

As-tu essayé d'aller vers un public qui ne se rend pas à ce théâtre de morts ?

C'est un problème car l'édifice de théâtre me plaît. C'est là que j'aime m'exprimer. Et je ne sais pas travailler dans la rue ; c'est une de mes limites. Ce ne sont pas des chauffeurs de taxi ni des maçons qui viennent voir mes spectacles. Tu dois te demander pourquoi je continue à faire du théâtre... J'ai travaillé dans la publicité où je pouvais gagner beaucoup d'argent, donc ce n'est pas pour l'argent. Je le fais car ce qui me ferait le plus de mal c'est de me taire. Alors je préfère ça.

Et j'ajoute à ça qu'il m'est arrivé d'être touché au théâtre. Je fais du théâtre car j'ai été touché quand j'ai vu Kantor ou Pina Bausch. Donc je garde un certain espoir dans l'art.

As-tu envie, en dehors de la création, de travailler à mettre en œuvre un dispositif pour faire venir ce public ?

Le média à utiliser dans ce cas est la télévision mais on ne peut pas y avoir accès. Roberto Rossellini a essayé de s'exprimer par le biais de la télévision. Mais financièrement, c'est impossible car Danone ne va jamais payer une publicité pour un travail bizarre. Ce que je dis, c'est une sorte d'utopie : comment la télévision pourrait devenir un biais éducatif ? Et je parle de télévision car pour moi internet est déjà un échec. Ça va trop vite, personne ne fait de pause. On l'utilise pour récolter le plus d'informations en un mini-

num de temps. Et ça n'ancre rien chez personne.

Est-ce que tu peux décrire l'importance du temps dans ton théâtre ?

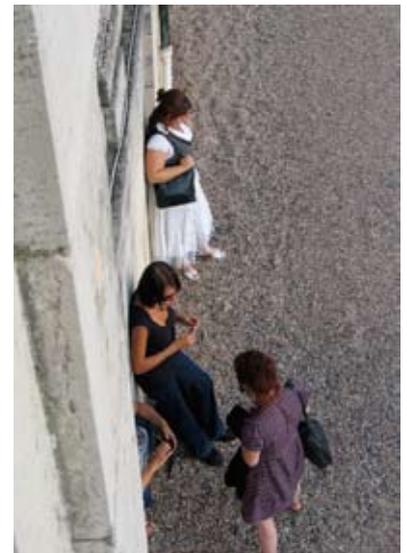
Oui, c'est compliqué parce que il y a des codes, des temps théâtraux que les gens connaissent, que la vie aussi a ses propres temps qui vont de plus en plus vite : deux heures de TGV pour aller à Paris, tu n'as pas le temps de t'arrêter pour regarder une fleur ou une vache. Le temps s'est comprimé, alors c'est beau de le récupérer au théâtre, de passer du temps ensemble et développer nos sensibilités perdues. C'est pour ça que j'aime les temps morts au théâtre. En ce moment, je travaille avec Melchior Derouet qui est un comédien aveugle. Ce qui est beau c'est de travailler avec sa propre difficulté de lecture à lui. Et selon qui tu es en tant que récepteur, tu peux avoir envie de partir car ça te met hors de toi ou tu peux être attiré comme par un aimant. Mais ça dépend de chaque individu qui va voir la pièce.

Mais, attention, ce que je suis en train de faire à la Mousson, c'est une lecture, pas une mise en scène. La seule chose intéressante est de voir un gars en train de lire en brail. Et pour moi, ce qui est extrêmement impressionnant, c'est cette démonstration d'humanité de ce gars en train de lire un texte. Des gens croient que les aveugles sont bêtes sauf que c'est un gars très intelligent qui fait des choses beaucoup mieux que moi. J'espère parvenir à créer une situation de fiction authentique. J'ai pas envie que les gens se disent : oh le pauvre aveugle ou encore c'est incroyable ce qu'il fait. On va essayer de construire un univers de fiction comme n'importe quel autre...

Propos traduits par Christilla Vasserot et recueillis par Charlotte Lagrange

temporairement contemporain / la mousson d'été / 25 août 2009

5



programme

mardi 25 août 2009

la mousson d'été

9h30 > 12h30 ateliers de l'université d'été

14h - Lecture - amphithéâtre

Belgrade

de Angélica Liddell (Espagne)
texte français de Christilla Vasserot / dirigée par Véronique Bellegarde avec Marc Bodnar, Norah Krief, David Lescot, Daniel Martin, Fabien Orcier, Stéphane Varupenne (de la Comédie Française) et Gérard Watkins
musique : David Lescot
régie : Mickaël Schaller et Yannick Schaller

16h - lecture
couloirs de l'abbaye

C'est comme ça
et me faites pas chier (1ere partie)

de Rodrigo Garcia (Espagne)
texte français de Christilla Vasserot / dirigée par Rodrigo Garcia avec Melchior Derouet
régie : Jérôme Lehericher

18h - lecture
bibliothèque

Après moi le déluge

de Lluïsa Cunillé (Catalogne)
texte français de Angeles Muñoz / dirigée par Laurent Vacher avec Judith Magre et Daniel Martin
régie : Pascal Flamme et Joé Baudot

20h45 - spectacle
espace Montrichard
de Pont-à-Mousson

La jeune fille de Cranach

texte et mise en scène de Jean-Paul Wenzel
avec Gabriel Dufay, Claude Duneton et Lou Wenzel
régie : Pascal Flamme et Joé Baudot
scénographie : Cueco / musique : Berry Hayward
régie : Martial Peugnet, Bruno Berger, Gillian Duda, Florian Martin, Vincent Urbani, Jean Guillaume Legrand, David Gallaire, Thomas Coltat, Léa Taulelle, Philippe Tivillier, Guillaume Fresneau, Yragaël Gervais

22h30
lecture
couloir de l'abbaye

C'est comme ça et me faites pas chier chier (2ème partie)
de Rodrigo Garcia (Espagne)
texte français de Christilla Vasserot / dirigée par Rodrigo Garcia avec Melchior Derouet
régie : Jérôme Lehericher

00h DJ Set

On vous passera des disques



Abbaye des Prémontrés



Sala Beckett
Obrador Internacional
de Dramatúrgia

III institut
ramon llull
Llengua i cultura catalanes

la culture avec
la copie privée

